

L'ASBL Mémoire d'Auschwitz présente

Survivre et résister à **Auschwitz**

Des témoins racontent





Le documentaire « Survivre et résister à Auschwitz. Des témoins racontent » de Stéphanie Perrin et Sarah Timperman est le 4^e volume de la collection *Paroles d'archives*, réalisé par l'ASBL Mémoire d'Auschwitz à partir de témoignages audiovisuels rassemblés par la Fondation Auschwitz.

Volumes précédents :

1. 1930-1942. Mémoire juive du quartier Marolles-Midi.
2. 1942-1944. La caserne Dossin à Malines. Des témoins racontent.
3. Déportés de Malines à Auschwitz. Des témoins racontent.

Auschwitz : camp de concentration et centre de mise à mort immédiate

À Auschwitz coexistent deux systèmes distincts : le complexe concentrationnaire qui emprisonne les déportés qui ont encore une utilité économique et le centre de mise à mort immédiate qui a pour fonction d'assassiner sans laisser de traces tous ceux que les nazis considéraient comme indésirables.

Le complexe concentrationnaire est constitué de trois camps principaux : Auschwitz I – camp principal, Auschwitz II – Birkenau qui sert également de centre d'extermination et Auschwitz III – Monowitz. À cela, il faut ajouter une multitude de sous-camps alentour qui dépendent d'Auschwitz et qui font partie de sa « zone d'intérêt ».

La sélection à l'arrivée

À partir de 1942, des transports de Juifs originaires de tous les pays occupés sont organisés vers Auschwitz. Dès la descente du train, les déportés qui arrivent font l'objet d'une sélection. Ceux jugés aptes au travail entrent dans la partie concentrationnaire du camp où ils sont enregistrés et tatoués. Les autres, pour la majorité des femmes, des enfants, des personnes âgées et des infirmes sont immédiatement emmenés jusqu'aux chambres à gaz de Birkenau. Tous les effets personnels laissés sur la rampe de débarquement ainsi que les vêtements des déportés gazés sont emportés et entreposés dans une zone appelée *Kanada* où les vêtements sont triés et épouillés avant leur réutilisation dans le camp ou leur expédition dans le *Reich*.

Les *Kommandos* de travail

Les nouveaux arrivants sont ensuite conduits dans les baraques qui leur sont assignées et sont généralement placés « en quarantaine ». Celle-ci consiste par définition en la prévention des maladies infectieuses, mais elle a aussi pour objectif d'inculquer aux nouveaux détenus l'obéissance absolue. À l'issue de la quarantaine, les prisonniers sont affectés à des



unités de travail (*Kommandos*) à l'intérieur du camp ou à l'extérieur, dans les usines des environs. Les détenus qui n'ont pas une profession recherchée dans le camp sont affectés aux travaux manuels les plus pénibles.

Des différences notables existent entre les *Kommandos* de travail, elles sont liées à la grande diversité des ateliers, des usines, à leur taille, à leur localisation par rapport au camp, à la présence ou non de contremaîtres civils. Selon le *Kommando* dans lequel on est placé, les chances de survie varient de quelques jours à plusieurs mois, voire des années. Il faut tenter d'intégrer un « bon » *Kommando*, celui qui assure un travail moins pénible à l'abri des intempéries ou qui permet d'échapper ne serait-ce que quelques moments à la surveillance.

À Auschwitz, parmi les *Kommandos* les « mieux » lotis, citons le *Kommando Kanada*, constitué d'hommes et de femmes qui avaient la charge de trier les objets volés par les nazis aux déportés assassinés. De ce fait, ils ont parfois l'occasion de mettre la main sur des objets

de valeurs qui peuvent ensuite être troqués à l'insu de leurs bourreaux. Il se peut qu'ils trouvent un supplément de nourriture ou des cigarettes, véritable monnaie d'échange à l'intérieur du camp. Le nom du *Kanada* vient du fait qu'à l'époque, le Canada est considéré comme un Pays de Cocagne regorgeant de richesses

Les *Kommandos* sont formés pour le travail en dehors du camp sous la direction d'un *Kapo* (*Kameraden Polizei*), généralement un détenu au triangle vert, un droit commun qui encadre les autres détenus avec brutalité. Les *Kapos*, comme les SS, disposent d'un droit de vie et de mort sur les prisonniers.

Le matin, en quittant le baraquement pour se rendre au travail, et le soir, en en revenant, un appel se tient sur l'*Appelplatz*. L'épreuve, qui peut durer des heures, est très pénible pour les détenus exténués après une longue journée d'un travail éreintant.

Les conditions de vie

Les conditions de vie sont très difficiles pour les détenus qui assument un travail physique écrasant et sont victimes de maltraitance. La surpopulation dans les baraquements, la promiscuité, l'inconfort d'un châlit collectif en bois rendent le sommeil très difficile. Les détenus dorment, mangent, se lavent et vont aux toilettes ensemble. Aucune sphère privée n'est tolérée dans le camp.

La nourriture est un problème vital, les maigres rations ne permettent pas de rester en vie bien longtemps. Celui qui ne parvient pas à obtenir un surplus en s'«organisant» a moins de chances de survivre. Pour troquer de la nourriture, il faut des choses à échanger ou occuper une place particulière dans le camp. Le manque de nourriture et des conditions d'hygiène déplorables mettent la santé des détenus en péril. Des maladies comme la dysenterie et le typhus font des ravages. Ainsi, de début juillet à novembre 1942, la propagation du typhus provoque 20 000 victimes parmi les détenus. Au point culminant de l'épidémie, les autorités

du camp enregistreront jusqu'à 375 morts par jour.

Les sélections

Les blessés ou les malades peuvent se rendre à l'hôpital du camp, le *Revier*, mais ils ne peuvent pas y rester trop longtemps. En outre, ceci se révèle parfois très risqué, car le médecin du camp y mène régulièrement des sélections pour les chambres à gaz.

À Auschwitz-Birkenau, les sélections dans le camp se font régulièrement afin d'éliminer les détenus devenus trop faibles pour continuer à travailler. Lors des sélections, les prisonniers apprennent à se présenter sous leur meilleur aspect pour ne pas être envoyés à la mort. C'est une épreuve terrifiante et dramatique pendant laquelle ils connaissent une tension extrême, pleinement conscients que leur vie se joue à cet instant précis.

Jerzy Potrzebowski,
« *Washing in a Bathhouse in 1941* », (1950)



Le *Sonderkommando* d'Auschwitz

Lorsque des convois de déportés arrivent à Birkenau, un *Kommando* spécial appelé « *Sonderkommando* » est chargé de participer au processus d'extermination. Composés essentiellement de détenus d'origine juive, d'hommes costauds pouvant effectuer un travail physique accablant, les *Sonderkommandos* encadraient (sous la garde de SS) les déportés sélectionnés pour la chambre à gaz, extirpaient les cadavres des victimes des chambres à gaz, leur ôtaient leurs dents en or et leur rasaient les cheveux. Ensuite, ils les introduisaient dans les mouffles des fours crématoires. Pour ce travail terrible, ils obtenaient plus de nourriture que les autres détenus, gardaient des habits civils (avec des marques rouges) et recevaient du savon pour se laver.

Une meilleure condition physique a permis aux détenus du « *Sonderkommando* » d'organiser une résistance dans le camp, aidés par des résistants polonais. Le 7 octobre 1944, ils ont organisé la seule grande révolte d'Auschwitz dans le *Krematorium* IV à Birkenau. Considérés par les SS comme des *Geheimnisträger* (des porteurs de secrets), ils devaient finalement tous être assassinés par les nazis. Se doutant de ce qui les attendait, ils ont mis le feu au *Krematorium* IV et tué trois SS. 450 membres du *Sonderkommando* perdirent la vie durant cet évènement.

« Mala la Belge »

Mala Zimetbaum (née à Brzesko le 26/01/1918) est une juive anversoise d'origine polonaise. Elle est arrêtée le 22 juillet 1942 à l'âge de 24 ans et déportée de Malines par le 10^e convoi du 15 septembre 1942. À Auschwitz, les SS la choisissent pour servir de traductrice et de courrière. Profitant de sa position privilégiée, Mala aide de nombreux codétenus et en sauve certains de la chambre à gaz. Malgré les énormes risques encourus, elle fournit de la nourriture et des messages à ses compagnes de détention. Mala vit une histoire d'amour avec un prisonnier politique polonais, Edward Ga-



liński, surnommé Edek avec lequel elle parvient à s'évader le 24 juin 1944. Repris après une fuite de douze jours, ils sont ramenés à Auschwitz, torturés et condamnés à mort. L'exécution se déroule le 15 septembre 1944, sur la place d'appel de Birkenau. Elle devait servir d'exemple pour décourager toute tentative d'évasion. Avant d'arriver à la potence, Mala Zimetbaum aurait giflé un officier SS et se serait tranché les veines devant des centaines de femmes tenues d'assister à sa pendaison. Battue par les soldats, elle décède sur le chemin du crématorium. L'histoire de « Mala la Belge » est devenue un symbole de la résistance à Auschwitz.

Les victimes juives d'Auschwitz-Birkenau

1 100 000 Juifs de plusieurs nationalités ont été déportés à Auschwitz
900 000 ont été gazés dans le centre d'extermination
200 000 ont été enregistrés dans le camp
100 000 enregistrés sont morts de maltraitance dans le camp de concentration

Bibliographie

- Ward ADRIAENS, Maxime STEINBERG, Laurence SCHRAM, *Mecheln-Auschwitz 1942-1944. La destruction des Juifs et des Tsiganes de Belgique*, Bruxelles, VUB, 2009.
- *Auschwitz 1940-1945* (sous la direction de Waclaw DŁUGOBORSKI et Franciszek PIPER), Oświęcim, Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau, 2011. (vol. II : Les détenus – La vie et le travail)
- *Auschwitz. Camp de concentration et d'extermination* (sous la direction de Franciszek PIPER, et Teresa SWIEBOCKA), Oświęcim, Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau, 1994.
- *L'Album d'Auschwitz* (présenté par Serge KLARSFELD, Sabine ZEITOUN, Marcello PEZZETTI), Paris, Éditions Al Dante/Fondation pour la mémoire de la Shoah, 2005.
- Traces de mémoire n° hors-série, *Visiter Auschwitz-Birkenau*, Bruxelles, Fondation Auschwitz, 2017, 28 p.
- Gideon GREIF, Itamar LEVIN, *Révolte à Auschwitz : la révolte du Sonderkommando juif du 7 octobre 1944*, Bruxelles, Fondation Auschwitz, 2016, 340 p.
- Gérard HUBER, *Mala : Une femme juive héroïque dans le camp d'Auschwitz-Birkenau*, préface de Simone VEIL, Éditions du Rocher, 2006.

*Prisonniers travaillant dans le fossé central
de « Königsgraben » à Birkenau*





MARYLA DYAMANT

Née le 6 novembre 1919 à Będzin, au sud de la Pologne, Maryla Dyamant grandit au sein d'une famille juive libérale. Le père est expert-comptable. Au lycée, elle apprend l'allemand, puis commence des études universitaires en médecine.

Suite à l'invasion nazie, les 20 000 Juifs de Będzin sont enfermés dans le ghetto de la ville. Le ghetto est liquidé au début du mois août 1943, Maryla et toute sa famille sont déportés à Auschwitz.

À l'arrivée, elle échappe à la sélection pour la chambre à gaz, et intègre divers *Kommandos* de travail de Birkenau dont le *Bekleidungskammer* (magasin de vêtements), et la *Weberei* (atelier de tissage). Atteinte du typhus, elle est désignée pour la chambre à gaz mais ses connaissances du polonais, du russe et de l'allemand la sauvent : pendant 6 mois, elle sert d'interprète entre une doctoresse ukrainienne du camp et le médecin SS Mengele.

Lors de l'évacuation du camp, elle survit à la « marche de la mort » vers le camp de Ravensbrück. Elle y travaille au camp annexe de Malchow, où elle est libérée le 2 mai 1945. Elle parvient ensuite à retourner à Będzin dont elle est une des rares survivantes. Mais isolée et victime de l'antisémitisme, elle décide de quitter sa ville natale. Elle arrive en Belgique en 1946 aux côtés de son futur mari.



Maryla Dyamant décède le 4 octobre 2003.

Sources

- Dossier biographique Fondation Auschwitz et témoignage audiovisuel (YA/FA/004).
- André Goldberg, Dominique Rozenberg, *Le Passage du Témoin. Portraits et témoignages de rescapés des camps de concentration et d'extermination nazis*, Bruxelles, La Lettre volée/ Fondation Auschwitz, 2017, p. 58-64.
- Maryla Michalowski-Dyamant, *Mémorial des morts sans tombeau*, Luxembourg, Lëtzebuerger Land, 2000, 191 p.
- Serena Dykman, *Nana*, documentaire, 1 h 40, Dyamant Pictures, U.S.A., 2016.

HÉLÈNE GANCARSKA

Née le 6 mai 1925, à Tomaszów en Pologne, Hélène Gancarska arrive avec sa famille à Bruxelles en 1928. Elle a 15 ans lorsque la guerre éclate. À la fin de l'année 1941, l'occupant interdit aux Juifs de fréquenter des écoles non-juives. Ne pouvant poursuivre ses études, elle travaille d'abord dans une crèche pour enfants juifs âgés de 3 à 5 ans, puis à l'Institut Gatti de Gamond où elle s'occupe d'enfants cachés. Suite à une dénonciation, elle est arrêtée avec douze enfants par la Gestapo en juin 1943. Envoyée au camp de rassemblement de Malines, elle prend en charge des « enfants isolés ». Elle est déportée avec eux par le XXI^e convoi du 31 juillet 1943 mais séparée des enfants avant le départ du train. À Auschwitz, elle reçoit le matricule 51826 et n'apprendra le sort de « ses » enfants qu'à l'issue de la période de quarantaine.

À Birkenau, des amies résistantes avec qui elle s'était liée à la caserne Dossin lui prêtent assistance. Ce groupe de jeunes femmes déterminées à s'entraider bénéficie de l'aide de la cousine de l'une d'entre elles, Mala Zimetbaum, qui parvient à les faire entrer au *Kanada*, *Kommando* de travail privilégié. Après avoir survécu à la « marche de la mort » vers Ravensbrück, et Malchow, elle est libérée sur la route par les Américains en avril 1945. Hélène est rapatriée, un mois plus tard, en même temps que les sept femmes de son collectif. De retour à Bruxelles, elle retrouve sa famille au complet.



Hélène Gancarska décède le 9 octobre 2003.

Sources

- Dossier biographique Fondation Auschwitz et témoignage audiovisuel (YA/FA/071).
- André Goldberg, Dominique Rozenberg, *Le Passage du Témoin. Portraits et témoignages de rescapés des camps de concentration et d'extermination nazis*, Bruxelles, La Lettre volée/ Fondation Auschwitz, 2017, p. 92-97.
- René Haquin, « Birkenau, 51826 : Hélène Gancarska », https://www.lesoir.be/archive/recup/%252Fbirkenau-51826-helene-gancarska_t-19950127-Z091QR.html, mis en ligne le 27 janvier 1995. Consulté le 31 octobre 2018.
- Kazerne Dossin, « Les enfants de Gatti de Gamond », <https://www.kazernedossin.eu/FR/Overzicht-Transporten/Transport-XXI/Les-enfants-de-Gatti-de-Gamond>. Consulté le 31 novembre 2018.
- Témoignage d'Hélène Gancarska dans 1930-1942. *Mémoire juive du quartier Marolles-Midi*, Documentaire, Mémoire d'Auschwitz ASBL, Belgique, 2012.

DAVID LACHMAN

David Lachman est né le 1^{er} janvier 1924 à Łódź, en Pologne. Il est l'aîné d'une fratrie de trois garçons. En 1928, la famille s'installe à Bruxelles où le père exerce le métier de tailleur. David fréquente les *Faucons Rouges* et adhère aux *Jeunes Gardes socialistes*. Lorsque la guerre éclate, il entre dans la Résistance et rejoint l'*Armée belge des Partisans* dont il devient commandant pour la région du Brabant. En 1942, son père et l'un de ses frères, Isidore, sont arrêtés et déportés par le XX^e convoi d'avril 1943.

Tombé dans une embuscade aux abords de la capitale, David Lachman est arrêté le 19 avril 1944. Après un bref passage à la prison de Saint Gilles, il est transféré à Malines d'où il est déporté le 19 mai 1944 par le XXV^e convoi. À Auschwitz, il retrouve son père et intègre rapidement la résistance du camp. Son frère Isidore est lui au camp de Buna-Monowitz. David travaille entre autres au *Transport Kommando* de l'entreprise allemande *DAW – Deutschen Ausrüstungswerke* un peu en dehors du camp d'Auschwitz.

Fin janvier 1945, il participe à la « marche de la mort » d'Auschwitz à Mauthausen puis à Ebensee. Les troupes américaines libèrent le camp le 9 mai 1945. À son retour à Bruxelles à la fin du mois de mai, il retrouve sa mère et son plus jeune frère pour lesquels il avait trouvé une cache avant son arrestation. Une semaine plus tard, son père, très affaibli, est rapatrié. Isidore



a lui été abattu par un SS peu avant l'évacuation de Buna-Monowitz.

David Lachman décède le 29 mars 2009.

Sources

- Dossier biographique Fondation Auschwitz et témoignage audiovisuel (YA/FA/005).
- Yannis Thanassekos et Jean-Michel Chaumont, « Entretien avec David Lachman » dans *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, Bruxelles, Fondation Auschwitz, n° 24, avril-sept 1990, p. 97-117.
- Christian Laporte, « David Lachman a voulu survivre », <http://www.lalibre.be/actu/belgique/david-lachman-a-voulu-survivre-51b8a8cce4b0de6db9b629e0>. Publié le 31 mars 2009. Consulté le 13 novembre 2018.
- Bruno Deheneffe, « Déporté à Auschwitz, David Lachman, résistant juif, a séjourné à Isières au début de la guerre », *La Dernière Heure* (Région Tournai), 27 janvier 2005.
- David Lachman, « Mon père, cet homme au sourire si doux... » dans *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, Bruxelles, Fondation Auschwitz, n° 9-10, juillet-décembre 1985, p. 111-117.

MARIE PINHAS

D'origine grecque, Marie Pinhas est née à Salonique le 6 mars 1931. Ses parents émigrent en Belgique en 1932 et s'installent à Bruxelles où son père exerce la profession de comptable.

Quand vient l'Occupation et les ordonnances antijuives, le père décide de ne pas inscrire la famille au registre des Juifs. Marie et ses parents vivent dans la clandestinité jusqu'à ce qu'ils soient arrêtés sur dénonciation le 20 juillet 1944. Marie a 13 ans et demi. La famille est déportée à Auschwitz le 31 juillet 1944 par le XXVI^e et dernier convoi de Malines. Arrivées à Birkenau, Marie et sa mère sont séparées du père, qu'elles ne reverront plus. Marie découvrira bien plus tard qu'il est décédé à Mauthausen en février 1945. Elles échappent à la sélection et intègrent Birkenau où elles restent trois mois. Le 27 octobre 1944, elles sont transférées en Bavière au camp de Landsberg – camp pour hommes – où elles sont affectées aux travaux d'intendance. Elles travaillent plus particulièrement dans les cuisines des SS. À la fin du mois de novembre 1944, elles quittent Landsberg pour un sous-camp de Dachau à Türkheim.

À la fin du mois d'avril 1945, lors de l'évacuation de Dachau, elles parviennent à s'évader et gagnent l'église du village du Türkheim où elles trouvent refuge. Le lendemain, les Américains entrent dans le village. Rapatriées par un transport de la Croix-Rouge, elles arrivent à Bruxelles le 1^{er} juin 1945.



Sources

- Dossier biographique Fondation Auschwitz et témoignage audiovisuel (YA/FA/004).
- « Marie Lipstadt : Mensch de l'année 2006 » dans *Regards*, n° 634, 2007, p. 10-11.
- André Goldberg, Dominique Rozenberg, *Le Passage du Témoin. Portraits et témoignages de rescapés des camps de concentration et d'extermination nazis*, Bruxelles, La Lettre volée/ Fondation Auschwitz, 2017, p. 36-40.
- Jean-Michel Chaumont et Yannis Thanassekos, « Entretien avec Marie Lipstadt » dans *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, Bruxelles, n° 30, octobre-décembre 1991, p. 42-71.

CHARLES VAN WEST

Originaires d'Amsterdam, les parents de Charles Van West exercent la profession de fleuriste à Anvers d'abord, puis à Bruxelles où Charles naît le 14 septembre 1913. Une petite sœur voit le jour 6 ans plus tard. Charles fréquente l'école moyenne et suit des cours de violon à l'âge de 9 ans. À 16 ans, il interrompt ses études pour aider ses parents.

De nationalité belge, Charles est mobilisé lorsque la guerre éclate. Prisonnier de guerre en Allemagne, il est libéré après un an de captivité car il bénéficie de la *Flamenpolitik* allemande. De retour à Bruxelles, il reprend ses activités auprès de ses parents, mais rapidement les ordonnances antijuives contraignent la famille à s'enregistrer au registre des Juifs, à cesser leurs activités commerciales et à se réfugier dans la clandestinité. Le 22 juin 1944 Charles est arrêté lors d'un contrôle en rue et est emmené à la Gestapo. Il est déporté par le dernier transport de Malines du 31 juillet 1944. Arrivé à Auschwitz, il intègre d'abord le *Kommando* horticole de Rajsko. Grâce à ses aptitudes musicales, il parvient ensuite à se faire admettre dans l'orchestre d'Auschwitz où il connaît des conditions de vie un peu moins rudes. Lorsqu'Auschwitz est évacué, il participe aux « marches de la mort » qui l'amèneront entre autres aux camps de Gross-Rosen et Buchenwald. Il est libéré le 22 avril 1945 près de Ravensburg par l'Armée française.



Un mois plus tard, il rentre à Bruxelles et retrouve ses parents et sa sœur.

Charles Van West décède le 31 janvier 2007.

Sources

- Dossier biographique Fondation Auschwitz et témoignage audiovisuel (YA/FA/008).
- Jean-Michel Chaumont, « Entretien avec Charles Van West » dans *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, Bruxelles, Fondation Auschwitz, n° 32-33, 1992, p. 49-79.
- Charles Van West, *Témoignage d'un ressuscité - 1913 - 1945*, Bruxelles, s.d., 192 + 255 p.